

Arnaud PARENT
Professeur de langue et de civilisation françaises
Université Nykolas-Romeris
Vilnius, Lituanie

L'encre et les étoiles. La «proto science-fiction» francophone au XVIII^e siècle

Résumé: Dans la France de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le progrès scientifique connut un intérêt croissant auprès du public. Cet engouement devait se refléter dans la littérature de l'époque. Quatre œuvres du XVIII^e s., alliant imagination et technique, sont ici présentées. L'étude de quatre œuvres littéraires vise à déterminer comment les connaissances scientifiques du temps et les inventions nées de l'imagination des auteurs s'inséraient dans la narration, comment elles contribuèrent à servir les desseins des auteurs, à exprimer leur vision de la société, leur perception de l'homme et son rapport à la technique.

Nous espérons que cette analyse contribuera à une meilleure connaissance de l'essor de la «proto science-fiction» et des rapports entretenus entre science et littérature au XVIII^e siècle. Le plan s'énonce comme suit: I. *Micromégas* (175) de Voltaire; II. *Giphantie* (1760) de Charles-François Tiphaigne de La Roche; III. *Le Philosophe sans prétention* (1775) de Louis-Guillaume de la Folle; IV. *Le miroir des événements actuels* (1790) de François-Félix Nogaret; V. Discussion.

Mots-clefs: France, science-fiction, XVIII^e siècle

Abstract: In France in the second half of the 18th century, scientific progress enjoyed growing public interest. This enthusiasm was to be reflected in the literature of the era. Four 18th century works combining imagination and technology are presented here. The

aim of the study is to determine how the scientific knowledge of the time and the inventions born of the authors' imagination were incorporated into the narrative, how they helped to support the authors' intentions, express their vision of society, their perception of mankind and its relationship with technology.

We hope this analysis will contribute to a better knowledge of the rise of "proto-science fiction" and the relationship between science and literature in the 18th century. The plan is as follows: I. Voltaire's *Micromégas* (1752); II. *Giphantie* (1760) by Charles-François Tiphaigne de La Roche; III. *Le Philosophe sans prétention* (1775) by Louis-Guillaume de la Folie; IV. *Le miroir des événements actuels* (1790) by François-Félix Nogaret; V. Discussion.

Keywords: France, science fiction, 18th century

Introduction



Frontispice de l'*Histoire comique contenant les États et empires de la Lune* du tome II des *Œuvres de Monsieur de Cyrano de Bergerac*, éditées par Jacques Desbordes à Amsterdam en 1709. Le narrateur s'élève dans les cieux grâce à des fioles de rosée.

Jules Verne, Albert Robida, Rosny aîné, René Barjavel, Pierre Boulle, Robert Merle... Autant de noms célèbres de la littérature francophone de science-fiction, pris parmi de nombreux autres, sans oublier Georges Méliès qui réalisa le tout premier film de science-fiction de l'histoire *Le Voyage dans*

la Lune en 1902. Cette science-fiction trouve ses prémices au XVII^e siècle avec Cyrano de Bergerac (*Histoire comique contenant les États et empires de la Lune*, 1657), et plus encore au XVIII^e. Ainsi Simon Tyssot de Patot (*La Vie, les Aventures et le Voyage de Groenland du Révérend Père Cordelier Pierre de Mésange*, 1720) et Casanova (*Icosameron*, 1788) explorèrent-ils avec leurs lecteurs les entrailles de la terre, Tissot étant crédité d'avoir le premier imaginé le concept d'une «terre creuse». Le Chevalier de Béthune (*Relation du Monde de Mercure*, 1750); de Listonai (*Le Voyageur Philosophe dans un Pays Inconnu aux habitants de la Terre*, 1761); Anne de Roumier-Robert (*Voyage de Milord Séton dans les Sept Planètes*, 1765-1766) et Restif de la Bretonne (*La découverte australe*, 1781) choisirent pour leur part d'emmener leurs lecteurs dans des voyages interstellaires. Quant à Louis-Sébastien Mercier, il imagina ce que serait une France régénérée par la philosophie des Lumières en 2440, inaugurant ainsi un thème promis à un bel avenir: le voyage dans le temps (*L'an deux mille quatre cent quarante*, 1771).

À côté de ces œuvres, d'autres auteurs recoururent à la science pour donner plus de force à leur imaginaire. Dans la France de la seconde moitié du XVIII^e siècle, celle-ci connaissait en effet un intérêt croissant auprès du public, grâce notamment à deux ouvrages majeurs: l'*Encyclopédie* de Diderot (1751-1772) et l'*Histoire naturelle* de Buffon (1749-1767), ainsi qu'à de nombreuses expériences scientifiques réalisées en public, comme celles de l'abbé Jean-Antoine Nollet¹ dans le domaine de l'électricité. Cet engouement pour le progrès scientifique devait se refléter dans la littérature du temps. Virent le jour des fictions incluant des inventions soient déjà existantes, soit purement imaginées et qui devinrent réalité au cours des siècles suivants.

Ces œuvres, qui associent science et imagination, se rapprochent de la Science-fiction contemporaine. Si, naturellement, la Science-fiction est un genre malaisé à définir (chaque auteur ayant sa propre définition), la science en est une composante essentielle. Ainsi selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, la science-fiction est un «genre littéraire ou cinématographique dans lequel des données de la réalité ou des hypothèses de la science contemporaine sont utilisées pour dépeindre des mondes, des sociétés, des êtres, des choses purement imaginaires ou qui sont supposés exister dans un avenir et un lieu indéfinis»². Le *Dictionnaire Larousse* la définit comme un «genre littéraire et cinématographique qui invente des mondes, des sociétés

1. Jean Antoine Nollet (1700-1770). En 1743, il publia ses *Leçons de physique expérimentale*, rééditées sept fois.

2. <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9S0813>, (consulté le 27 mai 2025).

et des êtres situés dans des espaces-temps fictifs (souvent futurs), impliquant des sciences, des technologies et des situations radicalement différentes»³. Enfin, pour le *Dictionnaire Robert*, c'est un «genre littéraire et artistique qui décrit un état futur du monde en extrapolant les données de la science ou de la technologie»⁴. On voit au travers de ces définitions que la science est un élément distinctif de la science-fiction.

Nous proposons d'étudier ici quatre œuvres du XVIII^e siècle qui, incluant des éléments scientifiques, réels ou imaginaires, dans des situations sortant du cadre de la réalité, se rapprochent des définitions données de la science-fiction: *Micromégas* (1752) de Voltaire; *Giphantie* (1760) de Charles-François Tiphaigne de La Roche; *Le Philosophe sans prétention* (1775) de Louis-Guillaume de la Follie et *Le miroir des événements actuels* (1790) de François-Félix Nogaret⁵. Ces œuvres couvrent la seconde moitié du siècle, offrant ainsi une vue d'ensemble du genre sur une large période. En outre, elles sont de la plume d'auteurs aux profils divers, ce qui permet d'apprécier la diversité de leurs motivations à écrire de telles œuvres.

Nous nous attacherons à déterminer comment les connaissances scientifiques du temps et les inventions nées de l'imagination des auteurs s'inséraient dans la narration, comment elles contribuèrent à servir les desseins des auteurs, à exprimer leur vision de la société, leur perception de l'homme et son rapport à la technique. Nous espérons que cette analyse, en présentant ces œuvres dans leur ensemble peu connues, contribuera à une meilleure connaissance de l'essor d'une «proto science-fiction», science-fiction avant l'heure, et des rapports entretenus entre science et littérature au XVIII^e siècle.

Notre plan d'étude sera le suivant: I. *Micromégas* (1752) de Voltaire; II. *Giphantie* (1760) de Charles-François Tiphaigne de La Roche; III. *Le Philosophe sans prétention* (1775) de Louis-Guillaume de la Follie, IV. *Le miroir des événements actuels* (1790) de François-Félix Nogaret, V. Discussion.

3. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/science-fiction/71469>, (onsulté le 1^{er} juin 2025).

4. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/science-fiction>, (consulté le 1^{er} juin 2025).

5. Pour notre étude, l'orthographe originale des textes a été maintenue.

1. *Micromégas* (1752) de Voltaire



«Micromégas et le nain Saturnien rencontrent des Terriens». Gravure de Gérard Vidal (1742-1801) d'après un dessin de Charles Monnet (1732-1808), extraite de: *Romans et Contes de M. de Voltaire*, Bouillon: Éd. de la Société typographique, 1778.

Nous commençons notre étude avec *Micromégas*, de Voltaire. L'écrivain et philosophe Voltaire (de son vrai nom François Arouet, 1694-1778) est une figure marquante des Lumières françaises. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il rencontra le succès avec sa première tragédie *Ceïpe* (1719). Dans les années 1726-1729, il séjourna en Angleterre où il découvrit les travaux de Newton, et dans les années 1750-1753 séjourna à Berlin à la cour du roi de Prusse Frédéric II. Voltaire participa à la dénonciation d'erreurs judiciaires de son temps, à savoir l'«affaire Calas» (1761-1765) et l'«affaire Sirven» (1762-1771). Voltaire homme de lettres a laissé une œuvre abondante se composant de pièces de théâtre (*Tancrède*, 1760), de contes (*Candide*, 1759), d'ouvrages historiques (*Le siècle de Louis XIV*, 1751) et philosophiques (*Dictionnaire philosophique*, 1764), de nombreux pamphlets, ainsi qu'une immense correspondance (10 000 lettres).

Penchons-nous à présent sur l'intrigue de *Micromégas*. Les personnages principaux sont deux extra-terrestres, dont l'un s'appelle Micromégas et vient d'une planète qui gravite autour de l'étoile Sirius, sur laquelle l'espérance de vie est de 10 500 000 ans. Il mesure huit lieues de haut et possède près de 1 000 sens. Il est éminemment cultivé et a fait de nombreuses découvertes. Il n'avait pas encore 250 ans lorsqu'il parvint à calculer plus de 50 propositions

d'Euclide. Vers sa 450^e année, sur la fin de son enfance, il disséqua une grande quantité de petits insectes dont le diamètre ne dépassait pas 100 pieds et qui échappaient aux microscopes ordinaires. Micromégas écrivit un livre sur ses expérimentations qui déplut aux autorités, ce qui lui valut d'être banni de la cour de Sirius pour une durée de 800 ans (1-4, 9).

Le nom de l'autre extraterrestre n'est pas donné, mais nous savons qu'il vient de Saturne, où l'espérance de vie est d'environ 15 000 ans. Ce Saturnien possède 72 sens et mesure 1000 toises. Pour cette raison, il est simplement appelé «le nain». Les deux extraterrestres voyagent dans l'espace en compagnie de leurs serviteurs qui transportent leurs instruments scientifiques. Forts de leurs connaissances des lois de la gravité, les deux compagnons utilisent les rayons du soleil et les comètes pour sauter d'une planète à l'autre «comme un oiseau voltige de branche en branche», écrit Voltaire (6, 8).

Lors de leurs pérégrinations, Micromégas et le nain aperçoivent un jour une petite lumière qui n'est autre que la planète Terre. Profitant d'une comète et d'une aurore boréale, ils atterrissent sur la côte nord de la mer Baltique le 5 juillet 1737 (16). À l'aide d'un microscope de fortune fabriqué par le nain, ils découvrent un navire à bord duquel se trouvent des savants qui reviennent du cercle polaire où ils ont effectué des observations astronomiques. En effet, durant les années 1736-1737, une expédition avait été envoyée de France par l'Académie royale des sciences en Laponie afin de vérifier les déductions de Newton selon lesquelles la Terre est aplatie aux pôles (de Viguerie, *Histoire et dictionnaire du temps des lumières* 1172-1273). Voltaire qualifie les passagers du navire d'«atomes», et compare leur découverte par Micromégas et le Saturnien aux micro-organismes que les scientifiques néerlandais Leuwenhoek et Hartsoecker firent au moyen de leurs microscopes (24).

Les deux voyageurs entament alors une conversation avec les êtres humains. Avant de se séparer, Micromégas offre aux Terriens un livre qui, selon lui, leur «apprendrait des choses admirables, & qui leur montreroit le bon des choses» (39-40). Rentrés en France, les scientifiques portèrent le livre à l'Académie des sciences mais lorsque le livre fut ouvert, il s'avéra que toutes ses pages étaient blanches. Ce livre aux pages vierges est une allusion claire à *l'Essai sur l'entendement humain* (*An Essay Concerning Human Understanding*, 1689) de John Locke, dans lequel le philosophe anglais exprime l'idée qu'à la naissance, l'esprit humain est comme une page blanche qui doit être remplie des connaissances acquises par l'expérience

sensible. Cette conception, pierre angulaire de l'empirisme moderne, influença profondément la philosophie de Voltaire (40).

Micromégas, critique des idées préconçues, est un éloge à la raison. La fin de l'anthropocentrisme est l'idée centrale de ce conte philosophique. En effet, Voltaire, en mettant en scène des extraterrestres venant visiter la Terre plutôt que des voyageurs de la Terre visitant des mondes extérieurs, renverse le schéma qui prévalait au XVII^e siècle (Roberts, *The History of Science Fiction* 73): puisque la Terre ne peut plus être considérée comme l'épicentre de l'univers, l'humanité ne peut plus être considérée comme le centre de la philosophie ou de la théologie, rendant les terriens microscopiques insignifiants. En outre, puisque la métaphysique est vaine et divise les êtres humains, c'est à la science qu'il revient de les rassembler.

Dans *Micromégas*, Voltaire emploie les connaissances scientifiques de son temps. Dans le domaine des sciences de la vie et de l'optique, sont cités Leeuwenhoek et Hartsoeker. Le microscopiste néerlandais van Leeuwenhoek (1632-1723), considéré comme le père de la microbiologie, fut le premier à observer les bactéries et les protozoaires⁶. Ses recherches réfutèrent la doctrine de la génération spontanée⁷. Son compatriote, le mathématicien et physicien Nicolas Hartsoeker (1656-1725) inventa le microscope simple à vis vers 1694. Dans les années 1670 les deux scientifiques améliorèrent les microscopes et étudièrent les organismes microscopiques (les «animalcules»). Le Néerlandais Jan Swammerdam (1637-1680) et le Français René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757), mentionnés lorsque les êtres humains, du fait de la petitesse de leur taille comparée à celle des géants sont assimilés par Voltaire à des insectes (31), étaient des naturalistes réputés.

De même, Voltaire pour construire son récit, s'est appuyé sur la cosmologie⁸ la plus récente (Pearson, *The Fables of Reason: A Study of Voltaire's 'Contes Philosophiques'* 59; Roberts, *op. cit.* 73), notamment *Systema saturnium* (1659) et *Cosmetheoros* (1698), de Christiaan Huygens (1629-1695). Mathématicien, astronome et physicien néerlandais, Huygens fonda la théorie ondulatoire de la lumière, découvrit la véritable forme des anneaux de Saturne et apporta des contributions originales à la science de la dynamique. Il breveta la première horloge à pendule qui améliora considérablement la précision de la mesure du temps. Mais Voltaire fut

6. Êtres vivants composés d'une seule cellule.

7. Théorie selon laquelle une matière inerte peut spontanément donner naissance à un organisme vivant.

8. Science qui étudie l'origine, la structure et l'évolution de l'Univers.

plus encore inspiré par les découvertes révolutionnaires réalisées par Newton. En 1687, celui-ci avait publié ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (*Philosophiae naturalis principia mathematica*), dans lesquels il exposait la loi universelle de la gravitation, donnant naissance à une nouvelle conception de la physique. Voltaire fut si impressionné par les travaux du physicien anglais qu'il publia en 1738 les *Éléments de la philosophie de Newton*.

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), écrits par le mathématicien français Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757), exercèrent également une grande influence sur Voltaire pour sa rédaction de *Micromégas*. En effet, dans les *Entretiens*, Fontenelle envisage la possibilité que la vie ait pu apparaître en d'autres lieux que la Terre, ouvrant ainsi la voie à une nouvelle perception de la place de l'être humain dans l'univers. Selon l'auteur contemporain, le chevalier de Béthunes, cette conception de Fontenelle était très répandue dans la société française du milieu du XVIII^e siècle.

Si Voltaire recourt aux connaissances scientifiques de son temps pour bâtir son récit, Tiphaine de la Roche imagine, lui, de nouvelles inventions comme nous allons le voir maintenant.

2. *Giphantie* (1760) de Ch.-Fr. Tiphaigne de La Roche



Le progrès scientifique des Lumières enthousiasma les contemporains. Envol de la première montgolfière embarquant un coq, un canard et un mouton, depuis la Place d'Armes de Versailles le 19 septembre 1783.

Charles-François Tiphaigne de La Roche (1722-1774) vécut à Montebourg, en Normandie. Il étudia la médecine à la faculté de Caen où il soutint sa thèse sur le système nerveux en 1748 mais se rapprocha ensuite du vitalisme médical alors en vogue à l'université de Montpellier. Il n'exerça toutefois pas régulièrement en tant que médecin. On sait que Tiphaigne, à la demande de Malesherbes, alors directeur de la Librairie (administration royale chargée de réglementer la publication et la circulation des livres), rédigea un *Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France* (1760). Tiphaigne écrivit également des ouvrages de fiction tels *L'Empire des Zaziris sur les humains* ou la *Zazirocratie* (1761) et *Histoire des Galligènes* (1765) qui furent réédités à plusieurs reprises et traduits en anglais, allemand et néerlandais, ce qui témoigne d'un certain succès.

Pour ce qui est de l'intrigue de *Giphantie*, le narrateur relate qu'un jour, alors qu'il se trouvait non loin de la Guinée, il s'aventura dans un désert où, surpris par une tempête de sable, il s'évanouit. Il se réveilla sur un rocher d'où il aperçut une vallée à la végétation luxuriante. Il rencontre alors un personnage qui dit l'avoir sauvé de la tempête et se présente comme «le préfet de l'île». L'endroit se nomme «Giphantie» (qui est l'anagramme de «Tiphaigne»), y vivent des êtres, les «Esprits élémentaires», qui veillent sur les êtres humains⁹. L'histoire contient une satire des contemporains du narrateur, notamment les Parisiens, appelés «Babyloniens» dans le livre. Au cours du récit, le préfet de l'île présente au narrateur diverses inventions réalisées par les Esprits élémentaires.

Ainsi ces Esprits, afin de savoir où intervenir pour aider les humains, possèdent un globe terrestre particulier. Le préfet présente ce globe au narrateur, lequel est tout d'abord étonné par les bruits qui en émanent: «De loin, c'étoit un bourdonnement; de près, c'étoit un effroyable tintamarre, formé d'un assemblage confus de cris de joie, de cris de désespoir» (I 48). Les sons proviennent de tuyaux minuscules répartis en différents endroits de la carte. Le narrateur est invité par le préfet à utiliser lui-même le globe en y déplaçant une baguette: «En [...] posant la pointe de la baguette que je te mets aux mains, et portant l'autre extrémité à ton oreille, tu vas entendre distinctement tout ce qui se dit dans l'endroit correspondant de la terre» (I 50). Le narrateur déplace alors le bâton autour du globe et entend

9. Les Esprits élémentaires sont un thème littéraire qui connut un grand succès entre les années 1670 et 1780. Il remonte essentiellement aux «Geistmenschen» («les hommes-esprits») qui apparaissent dans le *Liber de nymphis, sylphis, pygmaeis et salamandris et de caeteris spiritibus* (1566) de Paracelse (1493-1541).

diverses bribes de conversations privées, qui sont autant de témoignages des occupations futiles de ses contemporains.

Le préfet présente alors un autre dispositif semblable à un miroir: «avec ta baguette et cette glace, tu vas entendre et voir tout-à-la-fois; rien ne t'échappera; tu seras comme présent à tout ce qui se passe» (I 78). Le préfet précise qu'avec cet appareil, le narrateur est «maître de promener [ses] regards sur les habitations des hommes» (I 79). En effet, les «portions d'air» sont disposées de telle sorte qu'elles reçoivent les rayons réfléchis par les différentes parties de la Terre et les renvoient au miroir (I 78-79). Tiphaigne utilise le globe et le miroir qu'il a imaginés pour critiquer la dénaturation des religions et le dénigrement de la foi par ses contemporains. Ainsi le narrateur, qui se regarde dans le miroir, se lamente sur le genre humain, divisé en différentes religions qui en sont venues à perdre toute humanité et à «se revêtir de fanatisme». Selon Tiphaigne, les enseignements chrétiens en particulier ont été mal appliqués, ce qui a conduit au déclin de la foi. Et toujours en se regardant dans le miroir, le narrateur y vit «des gens qui adoroient le même Dieu, qui sacrifioient sur le même autel, qui prêchoient aux peuples l'esprit de paix et de douceur» se quereller «sur des questions inintelligibles» pour «bientôt se haïr, se persécuter, se perdre mutuellement» (I 85). Ces observations sont suivies du constat fait par le préfet lorsqu'il montre l'Amérique «teinte du sang de ses malheureux habitants, que des hommes d'une religion pleine de douceur sont venus convertir & égorger» (I 50). En proie au désespoir face à ce qu'il voit, le narrateur en appelle à la Divinité: «Ô Dieu, que deviendront les hommes, s'ils ne trouvent dans toi encore plus de bonté qu'il ne se trouve dans eux de faiblesse & de folie?» (I 85-86)

Conséquemment à ce dévoiement de la religion, l'homme de caractère n'est plus celui qui supporte les revers de fortune avec courage, mais celui qui dénigre la foi. Le narrateur commente amèrement: «À l'irréligion la plus complète on donne le nom de liberté de penser; au blasphème, celui de hardiesse; aux excès les plus honteux, celui de galanterie» (I 31). Il en résulte que les croyants ne se comptent plus que dans les classes populaires: «[il] n'y a plus que le petit peuple qui s'occupe encore d'une vie future», étant donné que pour le reste de la population «les peines & les récompenses de l'autre monde sont des mots vides de sens» (I 114). Et du fait de la confusion qui règne sur Terre, le narrateur peine à y trouver des gens heureux: «Je cherchai longtemps le bonheur, & ne le trouvai nulle part, pas même dans ces royaumes que nous appellons florissants». Il n'en trouve «quelques

traces» que dans des villages reculés, n'ayant pas été contaminés par les idées répandues dans les villes (I 80).

Après avoir présenté le globe et le miroir, dans un chapitre intitulé «La tempeste» [La tempête], le préfet conduit le narrateur par un souterrain jusqu'à une salle où se trouve ce qui ressemble à une fenêtre au travers de laquelle on peut voir une tempête (I 129) «Cette fenêtre, ce vaste horizon, ces nuages épais, cette mer en fureur, tout cela n'est qu'une peinture» (I 130), précise toutefois le préfet. Le réalisme de l'image est tel qu'il stupéfie le narrateur: «Je m'approchai avec un nouvel empressement; mes yeux étoient toujours séduits, et ma main put à peine me convaincre qu'un tableau m'eût fait illusion à tel point» (I 131). Le préfet explique le procédé utilisé: une pièce de toile est enduite d'une matière visqueuse avant d'être placée face au sujet que l'on désire représenter. Une fois la toile imprégnée de l'image, on la laisse reposer pendant une heure dans un lieu obscur, puis l'image apparaît (I 132-133). Emmerveillé, le narrateur commente: «[u]n spectateur sensible, qui, du rivage, contemple une mer que l'orage bouleverse, ne ressent point des impressions plus vives: de telles images valent les choses» (I 135-136).

Le préfet conduit ensuite son hôte dans une galerie présentant des images des événements historiques les plus marquants. Et tout comme le globe et le miroir auparavant, ces images sont un moyen pour Tiphaigne d'exprimer ses désillusions sur l'homme. En effet, la galerie retrace l'apogée et la chute des différents empires qui se sont succédé. Pour le préfet, l'histoire n'est qu'une succession de massacres: «Les plus anciennes actions, dont l'éclat ait conservé la mémoire, sont des actions de violence» (I 139-140). Quant aux entreprises humaines en général, elles sont vaines: «que reste-t-il de tous ces ressorts puissants? de tous ces grands exploits? Leurs vestiges les plus réels sont les traces qu'ils ont laissées sur nos toiles, en formant ces tableaux» (I 139).

Le préfet est atterré par les horreurs que les hommes ont commises au cours de leur histoire, et se montre très pessimiste quant à leur capacité à s'améliorer moralement: «[o]n diroit, en effet, que le genre humain fait tout ce qui dépend de lui pour rester bien au-dessous du degré où la nature veut l'élever; & les plus heureuses dispositions qu'elle lui donne pour le bien» (I 27-28). On le voit, le globe, le miroir et le tableau («la tempeste») reflètent le profond désenchantement de Tiphaigne à l'égard de l'humanité. Mais une autre de ses étonnantes inventions, le «thermomètre», est destinée à assurer une meilleure organisation de la société et un plus grand bien-être des hommes.

Tout pouvoir, pour être efficace, a besoin de fonctionnaires compétents pour appliquer efficacement sa politique, mais pourvoir les postes vacants peut s'avérer une tâche difficile. Dans *Giphantie*, Tiphaigne propose une solution à ce problème. Le préfet confie au narrateur son projet: fabriquer un «thermomètre» qui, au lieu d'indiquer la température, révélerait la profession qui conviendrait le mieux à chaque individu. En effet, selon lui, les «trempes différentes d'esprit, les différents talents, les différentes dispositions dépendent d'une chaleur et d'un mouvement plus ou moins considérable, des esprits animaux» (II, 148)¹⁰. Aussi s'agit-il d'élaborer un instrument mécanique afin de «discerner à quoi chacun est propre, et pour l'employer en conséquence» (II 149).

Le préfet détaille la façon dont il conçoit un tel instrument. Au lieu des différents degrés de température figurerait une graduation symbolisant les différents domaines d'activités: histoire, physique, poésie, armée, religion et justice (II 150). Le préfet souligne qu'un tel instrument serait particulièrement utile aux souverains, les aidant dans le choix de leurs généraux, ministres, conseillers et favoris, ce qui découragera les intrigants au profit des méritants: «J'en donnerai aux grands, afin qu'ils discernent ceux qui méritent leur protection: ils ne l'accorderont plus à la bassesse d'un flatteur» (II 152).

Cet instrument est également conçu pour éviter les décisions arbitraires et les drames personnels. Par exemple, il sera utilisé pour contrecarrer un excès d'autorité paternelle: «J'en donnerai aux pères, pour que leurs enfants soient sagement pourvus: on ne les verra plus ceindre d'une épée un fils qu'ils devoient consacrer aux autels» (II 151). Le thermomètre pourra également être utilisé pour empêcher les jeunes filles de se marier ou d'entrer dans un couvent contre leur gré. Un tel outil aidera les individus à mieux se connaître, à faire les bons choix dans leur vie et partant, à trouver le bonheur: «j'en donnerai aux particuliers, afin que chacun se juge et agisse en conséquence: car, j'observe qu'assez généralement chacun fait tout autre chose que ce qu'il devrait faire» (II 153).

Il en ressort que le thermomètre imaginé par Tiphaigne est purement vertueux: les individus en retirent un avantage et la société dans son ensemble bénéficie de la satisfaction des individus. Tiphaigne en particulier est sensible à la nécessité de bien assortir les couples. Il souhaite que les mariés soient faits l'un pour l'autre, qu'ils s'aiment. En effet, en plus d'être

10. Les «esprits animaux» étaient considérés comme étant à l'origine des sensations et des mouvements.

contristé par le manque de fraternité entre les êtres humains comme nous l'avons vu précédemment, Tiphaigne est affecté par ce qu'il considère comme la disparition des sentiments amoureux entre l'homme et la femme. Selon lui, l'amour est devenu purement intéressé, il n'est plus recherché que pour les honneurs ou les avantages financiers (II 32-33).

De plus, selon lui, au cours du siècle, les relations amoureuses sont devenues si sophistiquées que pour faire un compliment à une demoiselle, un jeune homme doit être «métaphysicien de la bonne force» (II 35). Tiphaigne a la nostalgie du temps de la chevalerie, quand l'amour courtois était «feu, transport, extase», le cœur de l'amant «un volcan», et l'œil de la dame «un soleil» (II 34).

Comme nous le voyons, Tiphaigne a imaginé des inventions qu'il utilise pour exprimer son désarroi et son désillusionnement de l'humanité. Envisageons à présent comment De la Folie utilisa, lui, ses propres inventions.

3. *Le Philosophe sans prétention* (1775) de L.-G. de la Folie.



Frontispice du *Philosophe sans prétention* (1775). Gravure de C. Boissel.

Louis-Guillaume de la Folie naquit en 1739 à Rouen, en Normandie. Négociant mais aussi chimiste, il intégra en 1773 l'Académie royale des

sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Il fut également membre de la Société d'agriculture de la ville. En 1779, le roi nomma cet habile chimiste inspecteur des manufactures. S'appuyant sur ses propres expériences, De la Follie rédigea plus de trente mémoires scientifiques. Il mourut en 1780 d'une blessure à la main causée par un éclat de fiole lors d'une expérience de chimie.

C'est en 1775 que De la Follie publia *Le Philosophe sans prétention, ou l'homme rare* sous la forme d'un conte oriental, comme cela était alors à la mode. Sur la planète Mercure, à l'Académie des Sciences appelée «Luminacie», le jeune Scintilla présente un vaisseau spatial à propulsion électrique de son invention. Les membres de l'Académie, les «Luminaciens», sont abasourdis par ce véhicule inédit. L'un d'entre eux, Ormasis, fait la promesse de se rendre sur la planète Hermione (nom donné à la planète Terre sur Mercure) au moyen de l'engin si celui-ci fonctionne. L'engin fonctionnant parfaitement, Ormasis tient sa promesse et part pour la Terre. Malheureusement, lorsqu'il tente d'y atterrir, son vaisseau heurte des montagnes et s'écrase. Ormasis n'est pas blessé, mais il a besoin de métaux spécifiques pour réparer son appareil endommagé. Pour s'en procurer, il effectue des recherches sous les montagnes.

Curieux d'esprit, Ormasis profite de son séjour forcé sur la Terre pour se familiariser avec la culture de ses habitants. C'est ainsi qu'il entre dans la bibliothèque ouverte au public de Nadir, un philanthrope riche et cultivé. Partageant un même intérêt pour les sciences et la philosophie, Ormasis et Nadir fraternisent rapidement. Nadir accompagne même son nouvel ami dans les entrailles de la Terre à la recherche des précieux métaux. Le récit est une succession de dialogues entre Nadir, Ormasis et d'autres personnages-clés tels que Mirza (l'une des femmes de Nadir), qui sont autant d'occasions d'aborder diverses questions scientifiques. En effet, De la Follie aspire à intéresser les lecteurs à la science tout en les divertissant. D'où la devise «docent ludendo» («ils apprennent en s'amusant»), figurant sur la page de titre du livre.

La machine volante à moteur électrique, inventée par Scintilla, est décrite comme suit par Ormasis:

[...] je vis deux globes de verre de trois pieds de diamètre, montés au-dessus d'un petit siège assez commode. Quatre montans de bois couverts de lames de verre soutenoient ces deux globes. Dans l'intervalle de ces montans paroissoient quelques ressorts que je jugeai devoir donner le mouvement aux deux globes. La pièce inférieure qui servoit de soutien &

de base au siège, étoit un plateau enduit de camphre et couvert de feuilles d'or. Le tout étoit entouré de fils de métal (30).

Scintilla actionnant un levier, les deux globes se mettent à tourner à une vitesse prodigieuse. Le pilote précise qu'il doit annuler la pression atmosphérique pour que le vaisseau s'élève, une lumière qui frappe l'appareil intervient dans ce processus (31-32). Il s'en suit l'ascension spectaculaire du vaisseau. Ormasis décrit ainsi la scène:

Sa machine entourée tout-à-coup d'un cercle lumineux, s'étoit enlevée avec la plus grande vitesse. Jamais spectacle si nouveau & si beau ne s'offrit à nos yeux. Nous le vîmes pendant quelques temps rester immobile, puis redescendre, puis s'élever de nouveau. Enfin nous le perdîmes de vue (32).

Cependant, les spectateurs du stupéfiant décollage s'inquiètent. Scintilla ne risque-t-il pas de suffoquer en se déplaçant à une vitesse aussi fantastique? Le doyen de l'assemblée rassure ses pairs en expliquant que l'absence d'air au-dessus de la machine crée une sorte de bulle qui permet au pilote de respirer. Il semble également que ce vide empêche les particules d'eau présentes dans l'atmosphère d'incommoder le pilote et contribue à maintenir une température confortable à l'intérieur de l'engin (32-33). Terminons cette description de l'appareil en observant qu'il a décollé d'une plate-forme. Si le mot et la chose existaient au moment de la rédaction du livre, De la Follie est le premier à l'associer à un mode de locomotion aérienne (28). En ce qui concerne les globes de verre rotatifs, il est à noter qu'en 1705, le savant anglais Francis Hauksbee¹¹ avait montré que de tels appareils pouvaient être électrisés lorsqu'on les frottait avec la main. Cette découverte permit de réaliser diverses expériences sur l'attraction et la répulsion électrostatiques. En incluant une machine électrique dans son récit, De la Follie ne pouvait manquer de passionner son lectorat.

Outre le vaisseau spatial, De la Follie a imaginé des équipements qui n'existaient pas à son époque mais qui devinrent réalité au cours des siècles suivants. Ainsi, pour se protéger d'éventuels bandits, Ormasis possède une arme que l'on définirait aujourd'hui comme un «fusil tranquillisant», provoquant un sommeil de deux à trois heures (parfois moins si le temps est humide). Le narrateur qualifie cette arme d'«arme philosophique» (207–

11. Francis Hauksbee «l'Ancien» (mort vers 1713) scientifique anglais qui se distingua par ses découvertes sur l'électricité. Il produisit un générateur électrostatique et publia ses *Expériences physico-mécaniques* (*Physico Mechanical Experiments on Various Subjects*) sur divers sujets en 1709.

208), ce qui dans le langage du XVIII^e siècle doit être compris comme une «arme inoffensive».

Dans le domaine de la médecine, on peut voir comment le père d'Ormasis procède à ce qui ressemble à une prise de sang. En effet, après avoir ouvert la veine de son patient et prélevé une demi-once de son sang dans un tube de verre, il plonge un hydromètre¹² dans l'échantillon prélevé. Le père utilise ensuite des morceaux de tissu teintés d'une couleur claire qu'il imprègne du sang et de la sueur du patient. Le changement qui se produit dans le tissu indique l'acidité et l'alcalinité du sang (268). Une méthode de guérison est également évoquée. Ormasis, pour soigner sa femme Azema, ouvre une veine, y introduit un solvant et observe comment les gouttes de sang retrouvent leur fluidité (287). Ce traitement peut être considéré comme une forme de thérapie «intraveineuse», c'est-à-dire l'administration de solutions liquides thérapeutiques directement dans une veine.

Vaisseau spatial, fusil tranquilisant, analyse de sang, thérapie intraveineuse: autant d'équipements et de procédés qui n'existaient pas à l'époque de De la Folie mais devinrent réalité au cours des siècles suivants. Envisageons à présent la façon dont Nogaret fit interagir ses personnages avec des machines.

4. *Le miroir des événements actuels, ou la belle au plus offrant* (1790) de F.-F. Nogaret



Les machines dotées d'une vie propre devaient inspirer de nombreux écrivains. «La musicienne» automate de Pierre Jaquet-Droz. Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel (Suisse). Photo de Paul Robinson/Flickr via Creative Commons.

12. Instrument servant à mesurer l'intensité des liquides, inventé en 1768 par le chimiste français Antoine Baumé (1728-1804).

La quatrième œuvre que nous présentons *Le miroir des événements actuels, ou la belle au plus offrant*¹³ a ceci de particulier qu'elle compte des androïdes parmi ses protagonistes. Le récit est d'autant plus crédible qu'à l'époque de sa publication étaient déjà fabriqués des automates à l'impressionnant réalisme, suscitant un engouement qui perdurera tout au long du siècle. Ainsi dans les années 1790 à Paris, malgré les troubles de la Révolution, les spectacles utilisant de tels machines n'étaient pas rares, comme en témoigne l'annonce faite en 1792 dans le *Supplément à la chronique de Paris*:

Le sieur Perrin, Mécanicien, Ingénieur & Démonstrateur de Physique amusante, donnera aujourd'hui, à 6 heures & demie, au Théâtre ci-devant du Sieur Moreau, au Palais-Royal, n. 101: L'Oracle de Calcas, automate qui fait les choses les plus extraordinaires; l'Encrier unique qui, parfaitement isolé, fournit l'encre de toutes sortes de couleurs, à volonté, sans être touché par personne; le grand tour de la Colombe, qui rapporte une bague qui a été mise dans un pistolet tiré par une fenêtre; et quantité d'autres Tours (*Supplément à la chronique de Paris*, sans numéro de page).

Les créateurs d'automates les plus remarquables de l'époque sont Jacques de Vaucanson, Pierre Jaquet-Droz et l'abbé Mical. Vaucanson réalisa en 1738 un automate nommé «le joueur de flûte». En 1739 ce furent «le joueur de tambourin» et «le canard». Ce dernier était présenté comme pouvant bouger, boire, manger et même digérer comme un vrai canard. Le Suisse Pierre Jaquet-Droz (1721-1790) naquit dans une famille aisée de «paysans-horlogers». Il commença à travailler dans l'horlogerie dans les années 1740 puis se tourna rapidement vers la conception d'automates pour se spécialiser dans leur production. Ses recherches le conduisirent à la création d'humanoïdes. De 1767 à 1774, il supervisa la construction de trois d'entre eux: «La musicienne», «Le dessinateur» et «L'écrivain».

Quant à l'abbé Mical (1730-1789), il se rendit célèbre par ses «têtes parlantes». Un rapport publié en 1783 par sept commissaires de l'Académie des sciences reconnut l'utilité de son invention pour comprendre l'organe vocal et la parole (Montmignon, *Système de prononciation figurée, applicable à toutes les langues, et exécuté sur les langues françoise et angloise* 3-4). L'abbé Jean-Baptiste Montmignon, qui, outre ses recherches sur la théologie, en menait sur les langues, rendit compte de l'invention de Mical dans ses *Têtes parlantes, inventées et exécutées par M. l'abbé Mical*.

13. *La belle au plus offrant* est un jeu de mots sur le conte de fée *La belle au bois dormant*.

L'ecclésiastique linguiste reconnaît que les sons qui sortent de ces organes artificiels sont désagréables, mais il envisage avec confiance le développement de l'invention de Mical. Montmignon recommande d'adapter un clavier à la «machine parlante», chaque touche correspondant à un son, pour en faire un «clavecin vocal». Il envisage même un «clavecin oculaire», où chaque touche mettrait en mouvement un petit drapeau sur lequel serait imprimée une lettre. L'ecclésiastique pense qu'un tel appareil serait utile aux sourds et aux muets, et aiderait les enfants à apprendre à lire (7-9).

Prophétiquement, le père déclare: «L'imagination va au-devant de tout ce que l'on pourroit ajouter pour faire valoir l'utilité d'une machine, qui imiteroit le timbre de la voix humaine, avec assez d'exactitude et de fidélité, pour déterminer la valeur des sons voyelles et articulés, leur intonation et leur prosodie» (14-15). Même l'essayiste Antoine de Rivarol (1753-1801), qui se rendit célèbre par son ouvrage *De l'universalité de la langue française* (1783), fit l'éloge de l'abbé Mical et de ses «Têtes parlantes», dans lesquelles il voyait un excellent moyen de préserver la bonne prononciation de la langue française: «Les Têtes parlantes avertiront nos enfants de la décadence de la prononciation», écrit-il (498-504).

En 1790, dans l'effervescence de la Révolution, Nogaret publia *Le Miroir des événemens actuels, ou la belle au plus offrant*, mettant en scène deux automates. François-Félix Nogaret (1740-1831) était le fils d'un fonctionnaire de la Maison du Roi, en 1761, il intégra lui-même cette administration. Ultérieurement, il fut bibliothécaire de la comtesse d'Artois. Nogaret embrassa avec enthousiasme la cause de la Révolution lorsqu'elle éclata. En 1795, il entra au Département de l'intérieur et fut nommé seul censeur des pièces de théâtre, mais fut révoqué en 1807. Devenu pauvre et infirme, il écrivit jusqu'à la fin de sa vie. Parmi ses œuvres, on peut citer *L'Apologie de mon goût* (Paris, 1771), une lettre sur l'histoire naturelle dédiée au naturaliste Buffon avec lequel il était en relation, et une *Épître à la lumière considérée comme corps* (Paris, 1808).

Le miroir des événemens actuels se déroule dans l'Antiquité à Syracuse. Le narrateur a appris cette histoire d'«un voyageur véridique», dont le trisaïeul l'avait ouï raconter à un sage. L'intrigue est la suivante: Aglaonice, une orpheline de dix-sept ans, veut se marier. Une proclamation est faite: elle épousera l'artisan qui inventera une machine et qui «connait bien le cœur des femmes» (4-5).

Parmi plusieurs prétendants, deux mécaniciens se démarquent, Wak-wik vauk-an-son-frankénsteïn (dont le nom reprend celui de Vaucanson), appelé par la suite Frankestein, et Nicator. Frankestein a construit un automate en métal de la taille d'un homme, habillé à la sicilienne, assis dans un fauteuil roulant et tenant une flûte dans chacune de ses mains. Il est d'ailleurs capable d'exécuter vingt-deux airs. Aglaonice et son mentor Cornelius sont stupéfaits, surtout Cornelius «car il n'avait jamais ouï dire que l'homme eut, pour ainsi dire, créé son semblable» (42). Ensuite Aglaonice et Cornelius

s'approchèrent de la statue, qui s'inclina en leur présence, et les étonna si fort par ce début, tenant du phénomène de l'économie animale¹⁴, qu'ils reculèrent deux pas; ils la crurent organisée par une main divine; et comme s'il y eut eu quelque chose à craindre de s'assurer du contraire par le tact, ils se rassirent, éloignés d'elle à une certaine distance (47).

On le voit, l'automate, par sa ressemblance avec un véritable être humain, génère d'emblée un sentiment de malaise, voire une peur chez les spectateurs qui ressentent le besoin de reculer. Néanmoins Aglaonice, impatiente, ordonne à la statue de commencer à jouer de sa flûte. L'appréhension fait alors place à l'enchantement. La musique est si sensible et mélancolique qu'elle émeut intensément la jeune fille qui manque de s'évanouir (42–43). L'automate, la machine, a réussi en l'espace de quelques instants à susciter deux sentiments humains contraires. Puis vient le tour du jeune artisan Nicator de montrer son automate. Ayant invité son androïde, une femme habillée en vestale¹⁵, à se joindre à lui, celle-ci s'avance d'elle-même. Lui tenant la main, Nicator la présente comme il l'aurait fait avec un être humain (45–46). Frankestein, émerveillé, s'adressant à Aglaonice admet:

Mademoiselle, si l'idée de vous charmer par des sons n'a pas effleuré son esprit [celui de Nicator], je n'ai pas songé à imiter les lois de la nature. Contrairement à lui, je n'ai pas donné à ma statue ce mouvement progressif, si naturel que j'en ai été immédiatement impressionné, et que ce corps inanimé m'a semblé un être vivant (47).

Émerveillée par cette invention et éprise de son créateur, Aglaonice choisit d'épouser Nicator. Néanmoins, ayant apprécié le caractère de Frankestein, elle lui propose la main de sa sœur aînée Bazilide. L'inventeur

14. Par «phénomène de l'économie animale», comprendre «ce qui tient de l'être vivant».

15. Dans l'Antiquité romaine, une vestale était une prêtresse vierge de la déesse Vesta dont le devoir était d'entretenir un feu sacré.

et la sœur acceptent et l'histoire se termine par une issue doublement heureuse.

On voit ici que les automates par leur façon d'être sont semblables aux êtres humains. D'ailleurs à cette époque, comme l'a observé Martin Kemp, les frontières entre la machine, l'animal et l'homme se faisaient toujours plus perméables (*The Human Animal in Western Art and Science* 122). L'homme lui-même en vint à être perçu comme une machine. Ainsi le philosophe Julien Offray de la Mettrie (1709-1751) dans son ouvrage *L'homme-Machine* (1748) développa une vision matérialiste de l'homme, selon laquelle l'âme n'est rien d'autre qu'une fonction résultant de la matière: «L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous» (189-190).

Discussion

Voltaire et Nogaret utilisent les connaissances scientifiques de leur temps pour établir la matière de leur récit. Sciences de la vie, optique, astronomie pour Voltaire. Automates pour Nogaret. Voltaire utilise la science pour bâtir un authentique conte philosophique destiné à faire réfléchir ses contemporains, et croit qu'elle aidera à améliorer le sort des hommes. Cependant la Révolution industrielle au XIX^e siècle, en aliénant les individus, et les conflits mondiaux au XX^e, en contribuant à leur extermination, tempéreront cet optimisme. Nogaret utilise, lui, la science à des fins plus légères, pour donner davantage de relief à sa romance. Ses humanoïdes à la troublante humanité connaîtront une grande postérité au cours des siècles suivants. Ainsi au XIX^e siècle *L'Ève future* (1886), roman de Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889), met en scène un savant proposant à un homme épris d'une femme d'une grande beauté d'en réaliser le double artificiel: une «Andréide».

Si l'on examine les inventions imaginées par Tiphaigne et De la Folie, on constate que le procédé chimique décrit dans *Giphantie* rappelle étonnement le révélateur de l'image photographique. Rappelons que parmi les nombreuses personnalités qui ont contribué au développement de ce que nous appelons aujourd'hui la «photographie», c'est le Français Nicéphore Niépce qui réussit en 1826 à prendre la première photographie connue, réalisée dans une chambre obscure à l'aide d'une plaque d'étain recouverte de bitume de Judée¹⁶. Quant au «globe» et au «miroir», ils ne sont

16. Elle est aujourd'hui conservée au Centre Harry Ransom de l'université du Texas.

pas sans rappeler la télévision, internet, *Street View* et la vidéo-surveillance. La télévision a résulté d'un long processus auquel ont œuvré de nombreux techniciens. Nous retiendrons seulement ici que le mot «télévision», français, fut créé par l'ingénieur russe Constantin Perskyi lors de sa participation au Congrès international d'électricité qui se tint à Paris en 1900¹⁷. Pour ce qui est de la vidéo-surveillance, on estime que vers la fin de l'année 2021, le monde comptait déjà un milliard de caméras de surveillance¹⁸.

Concernant les inventions imaginées par De la Folie, on notera tout d'abord que *Le Philosophe* est considéré comme étant le premier roman dans l'histoire à faire figurer un engin spatial fonctionnant par des moyens techniques (l'électricité) et non la magie. Pour ce qui est de l'arme philosophique, le Néo-Zélandais Colin Murdoch (1929-2008), qui breveta le fusil tranquilisant en 1959, est considéré comme son inventeur. Bien que la thérapie intraveineuse ait été développée dans les années 1930, son utilisation ne se généralisa qu'à partir des années 1950. Quant aux perfusions intraveineuses, elles furent pratiquées pour la première fois en 1832 par le Dr Thomas Latta (1796-1833) lors d'une épidémie de choléra qui sévit en Grande-Bretagne.

On le voit, les équipements et les procédés techniques décrits dans les quatre ouvrages sont un élément-clé de la narration. À ce titre, ces œuvres sont les lointains précurseurs du «merveilleux-scientifique», un genre littéraire en vogue en France de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, défini par l'écrivain Maurice Renard (1875-1939). Il regroupe des récits se déroulant dans le présent, dans un cadre rationnel, mais en incluant le merveilleux¹⁹.

17. «Télévision au moyen de l'électricité par M Perskyi», in *Congrès international d'électricité*: Paris, 18-25 août 1900, Paris: Gauthier-Villars, 1901.

18. <https://geographical.co.uk/science-environment/whos-watching-the-cities-with-the-most-cctv-cameras>, (consulté le 1^{er} juin 2025).

19. <https://www.la-croix.com/Sciences-et-ethique/Sciences-et-ethique/Le-merveilleux-scientifique-marie-science-mystere-2019-04-23-1201017284>, (consulté le 1^{er} juin 2025).



Couverture du roman de Villiers de l'Isle Adam *La nouvelle Ève* (1886), réalisée par Auguste François Marie Gorguet (1862-1927).

Conclusion

Ces œuvres de «proto science-fiction», en incorporant des inventions réelles ou imaginées dans leur narration, constituent la transition entre le conte philosophique des Lumières du XVIII^e siècle et la science-fiction qui prit son essor au XIX^e siècle. Tout comme les œuvres de science-fiction de notre temps, les récits des quatre auteurs étudiés invitent à la rêverie, l'évasion (De la Follie, Nogaret), incitent à une réflexion sur l'homme (Voltaire, Tiphaigne), sur le rapport de celui-ci à la technique (Nogaret), soulèvent des problèmes de société (Voltaire, Tiphaigne).

Ainsi au siècle suivant, Jules Verne reprendra-t-il le flambeau de la littérature d'évasion et, à l'instar de Voltaire et de De la Follie, utilisera ses récits pour dispenser des rudiments de connaissances scientifiques. Tout comme Tiphaigne et De la Follie avant eux, Jules Verne (*Vingt mille lieues sous les mers*, 1869-1870) et Albert Robida (*La guerre au vingtième siècle*, 1887) furent les rêveurs prolifiques de nombreuses inventions. Et comme avec Tiphaigne et De la Follie, il arrivera (souvent) qu'elles deviennent réalité. Pierre Boulle dans *La planète des singes* (1963), tout comme Voltaire et Tiphaigne, se livra à une satire de l'homme et à une réflexion sur la société. René Barjavel (*Ravages*, 1943) et Robert Merle (*Malvil*, 1972), à

rebours de Voltaire, dénonceront, eux, les dangers que court une humanité qui se fie excessivement à la technique. Rosny aîné (*Les navigateurs de l'infini*, 1925) tout comme Voltaire, imagina, lui, ce que pourrait être une rencontre entre êtres humains et extra-terrestres.

Tant que les êtres humains existeront, ils seront confrontés aux vicissitudes de l'existence, mais ils continueront de rêver, et les écrivains de science-fiction fixeront encore longtemps les étoiles en plongeant leur plume dans l'encrier.



Illustration d'Édouard Riou pour *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne (1869-1870).

Bibliographie

- De Béthunes, *Relation du monde de Mercure*, Genève, chez Barillot et fils, 1750.
- De la Folie, Louis-Guillaume, *Le philosophe sans prétention, ou l'homme rare, ouvrage physique, chymique, politique et moral*, Paris, Chez Clousier, 1775.
- De La Mettrie, Julien Offray, *L'homme-machine*, Paris, Gallimard, 2010 [1748].
- De Rivarol, Antoine, «Lettre à M. le Président de *** sur le Globe aérostatique, sur les Têtes parlantes, et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris, le 20 septembre 1783», in Rivarol, Chamfort, Vauvenargues (éd. Caron Maxence), Paris, Bouquin, 2016, p. 485-504.

- De Viguerie, Jean, *Histoire et dictionnaire du temps des lumières*, Paris, Robert Laffont, 2007.
- Fontenelle, Bernard le Bovier de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, chez la veuve C. Blageart, 1686.
- Kemp, Martin, *The Human Animal in Western Art and Science*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 2007.
- Montmignon, Jean-Baptiste, *Système de prononciation figurée, applicable à toutes les langues, et exécuté sur les langues françoise et angloise*, Paris, Royez, 1785.
- Nogaret, François-Felix, *Le miroir des événements actuels, ou la belle au plus offrant, histoire à deux visages*, Paris, Au Palais-royal, 1790.
- Pearson, Roger, *The Fables of Reason: A Study of Voltaire's 'Contes Philosophiques'*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- Roberts, Adams, *The History of Science Fiction*, London, Palgrave Macmillan, 2016.
- Tiphaigne de la Roche, Charles- François, *Giphantie*, Babylone, 1760.
- Voltaire, *Micromégas*, Londres, 1752.
- Congrès international d'électricité*, Paris, 18-25 aout 1900, Paris, Gauthier-Villars, 1901.
- Supplément à la chronique de Paris*, mercredi 4 avril 1792, sans numéro de page.
- <https://geographical.co.uk/science-environment/whos-watching-the-cities-with-the-most-cctv-cameras>, (consulté le 27 mai 2025).
- <https://www.la-croix.com/Sciences-et-ethique/Sciences-et-ethique/Le-merveilleux-scientifique-marie-science-mystere-2019-04-23-1201017284>, (consulté le 1er juin 2025).